

TRANSITIONS, CHANGEMENT OU MUTATIONS ?

De quoi parle-t-on quand on parle de changement, de transitions, de mutations ou encore de transformations ? Comment sortir de ce qui apparaît trop souvent comme des synonymes ? Qu'est-ce que cela génère comme nouvelles façons de penser et d'accompagner toute « transition » ? Et au-delà comment réinvestir l'idée de progrès à nouveaux frais ?

Voilà à quoi ce petit essai souhaite s'attaquer... très rapidement, et humblement (en limitant les références et débats sémantiques plus approfondis).

La problématique générale de cette petite note est de faire réfléchir au fait que notre conception actuelle du changement en Occident est particulière et est loin d'être universelle. Que cette pensée du changement conduit à penser la transition d'une certaine façon, qui n'est pas forcément complète ni suffisante.

LE CHANGEMENT

Le changement est classiquement défini simplement comme le passage d'un état A à un état B. Sans qu'il y ait *a priori* d'intention, de sens ou de valence. Pourtant notre pensée du changement semble indéfectiblement liée à l'idée de progrès, d'inventions, d'innovations, d'actions « pionnières ». La figure qui domine est celle du **pionnier** (porteur du changement) et la valeur qui domine est celle de la **volonté** : pour « qui est » (se revendique) du changement il faut qu'il y ait des actions et des acteurs, créatifs, volontaires...

D'où vient cette pensée ? Un auteur comme François Jullien (philosophe helléniste et sinologue) ou comme François Laplantine (psychologue et anthropologue) spécialistes chacun à leur façon de l'altérité, seront sans doute d'accord pour y voir un imaginaire particulier, l'imaginaire de **CREATION**.

Que ce soit Dieu ou le Big Bang (les deux étant aujourd'hui bien remis en question, le dernier depuis plus récemment¹) nous sommes héritiers de l'idée qu'il y a une instance créatrice de toutes choses. Et cela détermine un certain rapport au monde, et en particulier au temps et à l'espace.

Nous sommes attachés à l'idée d'un temps linéaire, avec une origine et une fin. Cela a été particulièrement développé par les grecs anciens -dont nous sommes encore largement les héritiers, culturellement parlant- et de leur conception du drame, de l'utopie, de l'ontologie (la suprématie de l'être, des « étants », sur le devenir).

Cela s'est renforcé dans la formalisation d'une raison cartésienne, marquée par un imaginaire encore assez mécaniste du fonctionnement de la nature (qu'il s'agit de maîtriser).

Il en résulte que le changement est pensé comme le passage linéaire d'un état A à un état B, et surtout à partir de ses issues – produits, résultats, impacts - qu'il faut à tout prix obtenir. Et de préférence de manière la plus massive, totale, irréversible, « idéale ».

Bien entendu la réalité est toute autre et on sait combien les changements peuvent être plus « pendulaires » que la représentation linéaire qu'on peut en avoir. Il y a régulièrement et un peu partout, renversement, retraits ou retours en arrière, mais aussi réappropriation, réinterprétation, modification des trajectoires. Cette réalité plus relative a été sans doute un peu mieux traduite dans les conceptions de la Chine ancienne (conceptions qui ont imprégné et continuent d'imprégner les imaginaires d'une partie de l'Asie).

¹ Voir les travaux de Edward Gunzig par exemple, le plus près de nous. Ou l'article de Simon Devos (Epsilon Hors Série #5)

En Chine, en effet, nul besoin d'une origine ou d'une fin car il n'est pas question d'une création. Pas même l'idée de Dieu ni du divin n'existait en tant que telle, avant l'arrivée du bouddhisme et du christianisme par des jésuites. C'est la pensée du **PROCES** qui dominait. C'est à dire une conception cyclique du changement, bien formulée dans cette phrase introductive au « grand livre des mutations », le Yi Jing (plus outil d'aide à la décision que bible ou manuel divinatoire comme l'avaient crus les premiers jésuites découvrant cet ouvrage) : « ***s'il y a une chose qui ne change jamais, c'est que tout change tout le temps*** ». On est bien là dans une tout autre dimension du changement. Une dimension plus naturelle, plus cosmologique. Plus ambivalente aussi : le « Yi » de Yi Jing veut dire « loi fixe » (mais aussi « facile », « simple ») !
Le changement comme principe premier donc.

Dans cette conception du changement c'est le processus (le procès) qui est important et les Chinois ont développé des outils conceptuels pour pouvoir l'observer, en parler, l'accompagner. L'outil (si on peut appeler cela comme ça, tellement il est structurant) est « YinYang », qui veut dire littéralement « montagne » (adret-ubac), c'est à dire les deux faces indissociables d'une même chose. Une face Yang qui exprime un principe d'extraversion, de manifestation, d'action ; l'autre Yin qui exprime un principe d'absorption, d'attente, de réserve, de passivité ressourçante (dormir pour mieux agir, reculer pour mieux sauter). Tout peut-être ainsi pensé à partir de l'idée que tout phénomène, toute chose, tout vivant, est produit par un flux généré par la polarité YinYang : les journées (jour-nuit), le cycle de la terre (été-hiver), la respiration (l'inspire-expire), les vents (anticyclone-cyclone), le magnétisme, l'électricité, la photosynthèse...

Ce qui importe ici c'est la relation, le **lien**, généré par un souffle, un **flux** plus régulateur que créateur : le Chi (ou Ki en japonais). On est loin de l'ontologie grecque, c'est-à-dire la pensée de l'ETRE qui depuis Parménide tient pour l'essentiel de la raison (du logos) qu'une chose est ceci et ne peut pas être cela en même temps. Pensée du « ou » (c'est ceci ou cela). Pensée de la non-contradiction -cela ne peut pas être les deux en même temps- du tiers-exclu : pas d'entre-deux, c'est l'un ou l'autre).

En Chine classique, on est à la fois dans la pensée du « et » - pensée de l'ALTERNANCE et de l'HARMONIE (plutôt que de l'ALTERNATIVE et la RAISON) - et (donc) dans la pensée du DEVENIR perpétuel. Car si une chose bascule dans l'autre (comme été-hiver, jour-nuit, soleil-pluie, vie-mort...), ce n'est sera jamais de la même façon. Peuple d'agriculteurs établi le plus anciennement sur un même territoire, les Chinois ont développé une pensée essentiellement pragmatique des choses : ce qui est « vrai », ce qui est « efficace » (ni juste, ni bon, mais comme cela), c'est ce qui dure, ce qui persiste à l'œuvre du temps. Il n'y a pas de vérité révélée, tout dépend de la situation. La Liberté n'est pas une valeur. C'est l'harmonie qui là-bas tient lieu d'imaginaire instituant de société. Imaginaire un peu fantasmé donc, comme tout imaginaire, donc tout autant que la liberté chez nous².

De façon pratique cela a pour conséquence que, de notre côté occidental (du moins du point de vue de la culture « instituée»), nous allons raisonner en termes de **MOYENS-FINS** : pour être certains d'obtenir le changement général, total ou en tout cas sans retour possible sur la voie du progrès, il faut planifier très précisément les choses. Dans le secteur du développement cela a conduit à développer des méthodologies sophistiquées de gestion de projet, exigeant la définition d'objectifs, d'activités et d'indicateurs (« objectivement vérifiables ») 3 à 5 ans à l'avance. Ce qu'un chinois voit comme relevant de l'absurde : car c'est se mettre des ornières que de se fixer des objectifs trop précis qui empêchent de se saisir des opportunités au fur et à mesure des mutations en cours.

² Voir Klein sur le libre arbitre (ou le hasard) ? <https://www.youtube.com/watch?v=gTdqSSWVBIE> et surtout <https://www.youtube.com/watch?v=yVaDWSEo7Xo> ; ou Léon Beauvois 2017 « La soumission librement consentie ».

Du côté de la littérature classique chinoise, en effet, la pragmatique va être un rapport **CONDITIONS-CONSEQUENCES** : c'est en connaissant bien les conditions du milieu, de l'environnement physique et humain, que l'on peut accompagner l'avènement de conséquences souhaitables. On est dans ce que Jullien a appelé la « propension des choses », que l'on reconnaît notamment à travers des auteurs comme Sun-Tzu et son art de la guerre (bien différent de notre équivalent européen, Clausewitz).

Prenons un exemple pour bien se faire comprendre.

En Afrique nous européens avons eu dans les projets technologiques l'habitude très « naturelle » de développer des « machines » les plus robustes avec l'idée que le progrès résidait dans cette robustesse. Ainsi, dans le domaine hydraulique, les pompes *Volonta* (avec grand volant d'inertie) permettent non seulement de générer moins d'énergie, mais aussi, ne tombent en panne qu'après 5 ou 7 ans de durée de vie. De même les voitures et motos étaient dimensionnées pour durer longtemps (cf les mobylettes Peugeot et les voitures Renault que l'on trouve encore dans bien des pays d'Afrique). Sauf, que cela ne favorisait pas tant que cela le développement d'une petite économie locale et artisanale (sauf sur le long terme).

Comment ont raisonné les Chinois ? Ils se sont certainement demandé quelles sont les tendances à l'œuvre en Afrique ? Il y a : beaucoup d'énergie humaine, pas beaucoup de moyens financiers, des systèmes d'endettement et de collectes d'argent généralisés et particularisés (tontines). En passant on remarquera aucun projet socio-politique et encore moins messianique de changement dans ce raisonnement.

Il se sont donc dit : on va produire des objets-machines très peu chères et peu robustes, permettant à chacun d'avoir accès à nos produits. Un produit qui tombe fréquemment en panne mais ce n'est pas bien grave car les pièces ne seront pas très chères. En quelques années les parcs de motos françaises ou japonaises ont été remplacés. Le parc des pompes n'a pas subi le même sort, mais essentiellement parce qu'il était déjà bien occupé par des pompes provenant d'Inde (les pompes « india »³) avec les mêmes « vertus » : elles tombaient en panne tous les ans (petits joints à changer) ce qui permettait non seulement à la population, sollicitée pour financer un « comité de gestion de point d'eau », de voir où va son argent chaque année, mais aussi de générer un réseau d'artisans, de pièces détachées voir de recyclage...

Rien n'empêchant, en même temps ces chinois, de faire aussi de la qualité, mais à un prix plus élevé pour ceux qui le veulent et le peuvent. Nul jugement de valeur ici (en termes de c'est bien ou c'est mal). Il s'agit d'essayer d'expliquer une situation de changement rapide.

Autre exemple

L'art, la peinture en particulier, est chez nous porté par l'idée de création : inventer toujours plus autre chose, d'inédit, de nouveau, que nul n'a encore vu. L'art est aussi subversif.

En Chine (ou au Japon) l'art est resté très longtemps, une façon de tenter de représenter l'émotion ressentie dans ce qui existe de plus représentatif du procès yinyang des choses : par exemple, ce moment encore hésitant où la pluie laisse place au soleil ; le processus de paysage entre ciel et terre que constitue la relation entre la montagne et l'eau (« montagne-eau » = litt. paysage) ; ou encore ce moment où une fleur rougit et tombe manifestant le changement de l'été à l'hiver...

Art comme création d'un côté, art comme procès de l'autre.

Que faire de ces considérations ?

³ Dont des administrations publiques avaient bien, suites à diverses évaluations, fait le constat qu'elles étaient plus « appropriées » que les pompes robustes européennes.

RECONCILIER « CHANGEMENT » et « MUTATIONS »

On trouve donc en Chine une pensée des mutations bien différente de notre pensée du changement. Ce qui importe là-bas, c'est d'observer les tendances à l'œuvre pour en tirer profit le plus généralement possible. Il y a un concept qui ne pouvait se développer dans notre « monde » celui de « non-agir » : WU WEI. Cela ne veut pas dire ne pas agir, mais plutôt ne rien faire qui ne soit porté par sa seule volonté, risquant de faire que les choses ne se fassent pas spontanément. On perçoit combien l'expliquer dans notre référentiel et avec nos mots est déjà un problème. Mais en gros cela revient à accompagner les tendances à l'œuvre en cherchant à les orienter non pas en fonction d'une volonté qui serait singulière, mais en tirant parti des différentes « volontés » ou plutôt « tendances naturelles » à l'œuvre, si possible dans un sens profitable pour tous. C'est bien au fond ce qu'on peut lire dans notre exemple des motos ci-dessus.

Évidemment, l'ennui dans un tel système c'est que cela ne fait pas forcément avancer les choses du point de vue du climat (transition écologique), ni des droits humains (transition sociale) ! Pas plus que pour une transition sociétale qui suppose d'aller au-delà de la multiculturalité (chacun dans son ghetto, sa réserve, son clan, son club, sa clique...) pour réellement édifier une interculturalité à la hauteur des enjeux de sociétés de plus en plus rapidement mélangées. Si on laisse faire la tendance à l'œuvre on sait aujourd'hui que cela nous mènera inexorablement vers les impasses décrites et modélisées par le GIEC.

Il faut donc articuler « utopie projective » occidentale et « propension-mutations » asiatique. De manière à réguler la tendance d'un côté à trop se « projeter » (aller sur Mars ? le Transhumanisme ?) autant que de l'autre côté, la tendance à ne faire qu'accompagner ce qui est déjà en cours.

La question subsiste : comment faire ?

D'un point de vue théorique rien n'empêche de se donner des objectifs importants, mais de préférence pas trop précis, pas trop figés dans des indicateurs rigides qui risqueraient de nous distraire⁴ de l'observation fine de ce qui est en train de se transformer, de muter et qu'il s'agit d'accompagner dans un sens plus profitable pour tous.

Cela veut dire se saisir de la situation en cours pour organiser la « transition ».

Mais une autre conception du changement doit encore être prise en compte : celle qui distingue changement de premier ordre et de second ordre telle qu'elle a été développée par l'école de Palo Alto du Mental Research Institute il y a près de 60 ans⁵.

Un exemple « écologique »

La gestion des déchets actuellement peut être interprétée comme étant encore un changement d'ordre un - où on en fait toujours plus de la même chose – contrairement au changement de second ordre qui envisage un changement dans notre rapport à la consommation, nos modes de vie, etc.

En effet, la tendance est à organiser la séparation des déchets et le recyclage de manière de plus en plus sophistiquée (de plus en plus de sacs) et en même temps de plus en plus automatisée (chaines de triage, robotisation du triage, transports) qui consomment encore beaucoup d'énergie. On reste bien dans le « toujours plus de la même chose »...

Chacun reconnaîtra qu'il est nettement plus compliqué, d'imaginer des projets plus ambitieux de limitation de la publicité, d'éducation systématique dans les écoles à une moindre consommation et un autre mode de vie⁶ ou

⁴ Tel l'idiot qui regarde le doigt qui montre la lune

⁵ Reprise aux Grecs qui plus est, après un oubli que l'on doit sans doute au « Lumières » et à la causalité simple cartésienne ! Seul Bateson a eu la modestie de reconnaître cette source dans ses premiers écrits des années 1950 (On remercierez Philippe De Leener pour cette précision).

⁶ Les projets d'Éducation à la Citoyenneté et à la Solidarité Mondiale que nous avons eu l'occasion d'évaluer en Belgique ou en France représentent des cacahuètes par rapport à ce qu'il faudrait pouvoir faire et son

d'interdiction à la création de vastes temples de la consommation, comme il en fleurit encore régulièrement. De même plaider contre le « prix démocratique » et pour un « juste prix » apparaît aujourd'hui contre la propension naturelle qu'ont les gens à chercher à avoir plus à moindre coût (mais pas forcément la propension de ce qui devrait être naturellement : payer plus lorsqu'il y a plus de travail et lorsqu'il y a plus d'externalités). Il y a là bien des théories économiques qui interviennent et l'on sait qu'il n'y a pas plus idéologique qu'une théorie économique dans la mesure où toutes reposent sur l'illusion d'une rationalité humaine. Donc, on continue à surtout faire toujours plus de la même chose...

QUEL MODELE CONCEPTUEL POUR LA « TRANSITION » ?

La transition est une étape dans le passage d'un état à un autre. Une étape considérée comme ***nécessaire voire indispensable*** et tenue communément pour être ***longue et difficile***. Car on trouve aussi dans la racine « trans-» l'idée de ***dépassement***, le fait d'être porté par quelque chose qui nous dépasse.

Un premier modèle est lié au changement comme « IMPACT-UTOPIE »

Dans ce modèle la transition est portée par des grandes idées, relativement absolues (sur le mode « il faut absolument que ... », « En finir avec... ») mais généralement très éloignées des réalités concrètes des personnes, des organisations et des institutions sensées les porter.

Elle reste pensée par ses issues – ce qu'il faut à tout prix changer – et pas assez par son processus : les contraintes et opportunités en cours.

Ce modèle reste dominant dans les politiques publiques, mais peine (paradoxalement ?) à être producteur de réels changements conséquents.

Si l'on parle de transition énergétique notamment, le concept de transition-changement apparaît contraire à la réalité historique qui montre plus une relation symbiotique entre différentes sources d'énergies plutôt que le remplacement de l'une par l'autre.

L'autre modèle est lié au changement comme PROCESSUS-MUTATION

Dans ce modèle il s'agit de considérer que la transition, paradoxalement, est permanente. Sans doute faudrait-il parler d'adaptation. Tout plaide pour l'instant en faveur d'une adaptation permanente à des situations qui vont être de plus en plus incertaines, de plus en plus instables, de plus en plus changeantes, sans que cela ne soit prévisible.

Bien entendu, l'adaptation ne suffit pas symboliquement. C'est bien plus qu'il faut engager comme on l'a vu avec l'exemple des déchets. Il nous faut donc envisager un intermédiaire entre ces deux modèles. Un mixe qui favorise les éléments intéressants des deux modèles et minimise les éléments non nécessaires.

Une troisième voie ... de la « transition-réglée » ?

Manque sans doute dans l'idée de « transition » une dimension plus ***immanente*** du changement, le changement qui vient de soi (non pas de sa volonté, de son désir, mais de ses actes, de son comportement au quotidien). Dans le modèle de la transition utopique (Occidents ?) c'est un idéal relativement extérieur qui est le moteur. Dans le modèle de la transition mutation (Asies ?) ce sont les petits changements quotidiens qui fondent l'évolution.

Dans notre ouvrage « Transitions économiques. En finir avec les alternatives illusives », nous avons défendu l'importance d'un moteur qui proviendrait à la fois des gens, d'une certaine éthique de vie (la sobriété, la prévenance, ...) et des dispositifs législatifs (incitations, accompagnements, autant qu'interdictions). Avec l'idée d'une régulation au sens complet du terme : des règles (posées par la Loi) mais « sous-tendues » par des valeurs-normes⁷ et principes

généralement peu portés par des équipes pédagogiques déjà surchargées par les nouvelles normes et contraintes de l'Education.

⁷ La distinction que l'on peut faire entre les deux est de l'ordre du détail : les normes étant plus instituées on peut les concevoir comme logeant dans la société, alors que les valeurs sont plus englobantes et comprennent des dimensions plus inconscientes ou subconscientes, logeant dans la personne et ses expériences. Mais cela se discute.

intériorisés, acceptés, incorporés et « tenus » par des sanctions (à la fois incitations et interdictions). Et un cadre législatif qui organise le lien entre les trois : règles, valeurs-normes, sanctions.

Cette troisième voie serait donc celle d'une transition à la fois incitée-contrainte, par un cadre législatif, et portée par une éthique, une propension « intérieure » à évoluer dans son rapport à la consommation, aux objets et à la nature.

Parmi les contraintes aujourd'hui qui pourraient se révéler des opportunités, il y en a deux qui font évidence : la pandémie au covid 19 et la guerre en Ukraine.

Les deux obligent à être beaucoup plus dans une économie de la contrainte où il est impératif de définir des priorités, de faire des choix drastiques. Sans les considérer comme des opportunités, il apparaît cependant important de savoir s'en saisir et en tirer les leçons.

Cette étape particulière, si elle se prolongeait, pourrait sans doute par la force des choses, par défaut de choix, être le moteur de la transition tant attendue. Il faut donc pouvoir l'accompagner.

L'accompagnement à la transition

Pour accompagner cette étape, surtout dans une logique inclusive, il s'agit de bien observer les effets produits sur les ménages les plus pauvres, de préférence catégorie par catégorie, voire même origine par origine. Or, il n'est pas du tout certain que nos « droits » et nos dispositifs statistiques le permettent : d'une part parce qu'ils ne tiennent généralement pas compte de certaines augmentations déterminantes du coût de la vie (le coût du logement⁸) et n'entendent pas non plus distinguer les origines géographiques dans les statistiques, empêchant ainsi de pouvoir accompagner de façon différenciée les personnes les plus dans le besoin.

Pourtant, les façons de faire famille, de se loger, d'habiter, de se vêtir, ... de même que le rapport à l'argent, à l'emploi, à l'autorité, ... varient et influent sur les capacités à s'en sortir. Bien des « ayants droits » ne réclament tout simplement pas leurs droits pour des raisons qui ne relèvent pas seulement d'une difficulté d'accès à l'information. A l'inverse, bien des plus nantis usent et abusent des services d'experts qu'ils peuvent acheter pour échapper au fisc. Là également la différenciation se révèle importante. A défaut de pouvoir régir nos sociétés sur base de principes moraux et éthiques inefficaces, tels *l'égalité*, il apparaît important de réfléchir à d'autres paradigmes, plus adaptés mais sans doute plus exigeants (tels que *l'équité* par exemple⁹ mais dans une forme qui évite la méritocratie commune).

Sans doute que la vraie transition viendra de là aussi : pour réguler, il faut se donner la peine de mieux distinguer les situations vécues par les personnes, les familles et (donc) se donner la peine de mieux comprendre comment cela fonctionne selon des catégories de situations (plutôt que des catégories de « personnes »). Autant pour inciter/accompagner que pour convaincre/sensibiliser aux changements à consentir.

L'enjeu est de pouvoir sortir de l'universalisme facile tout autant que du relativisme paresseux. Deux faces de la même tendance très actuelle à tout simplifier.

⁸ En tout cas c'est le cas de l'INSEE en France, à vérifier pour la Belgique

⁹ Le « commerce équitable » peut servir d'exemple dans sa capacité à traduire en critères et indicateurs les normes d'un commerce dont les bénéfices seront plus partagés. C'est cette capacité à préciser, à définir, à réglementer qui semble aujourd'hui faire défaut.